

**« Une nation n'existe et ne survit
qu'en préservant son identité. »**

*Comme la famille, la nation est une plante de la nature,
mais ses branches sont plus nombreuses.*

Johann G. Herder, *Philosophie de l'histoire de l'humanité*, 1861

Le débat lancé par Nicolas Sarkozy en France fin 2009 comporte cette idée de préservation dans sa formulation officielle. Et pourtant : parler de « l'identité » d'une nation n'est qu'une manière parmi d'autres de repérer son originalité et, dans tous les cas, celle-ci n'est repérable que par comparaison. Rien n'est grand ou petit, ancien ou récent en soi. En réalité, il existe deux conceptions très différentes de l'identité d'une nation : l'une défensive, qui consiste à préserver quelque chose, à maintenir un état de fait (en imposant des quotas de films français, par exemple) ; l'autre est plus programmatique : elle consiste à définir un rôle. La France des droits de l'homme, par exemple, ou l'Allemagne fédérale moteur de l'Europe.

La distinction entre nation politique et nation culturelle s'applique très bien ici. Défendre l'usage d'une langue (le français obligatoire au Québec, le catalan à Barcelone), et même la recréer presque de toutes pièces (l'hébreu, le basque), préserve une identité culturelle ou, plus exactement, une pratique. Le respect d'une constitution ou la prolongation d'un programme procurent de l'identité politique. Si ces deux formes interagissent constamment, ce n'est pas toujours à la même échelle, ni de façon équilibrée, y compris au sein d'un État-nation très stable. Des minorités culturelles revendiquent des droits politiques ; des partis

sont définis par une identité culturelle (religieuse, régionale, etc.).

La difficulté vient de ce qu'on tend souvent à confondre la succession dans un objet unique (ici une nation) avec l'identité. Il faudrait parler de « sentiment d'appartenance prolongée » plutôt que d'identité. Dans son *Traité de la nature humaine* (1739), David Hume expliquait : l'idée d'identité est une fiction commode, probablement inévitable mais en son fond provoquée par un doute sur la continuité des choses. Aujourd'hui, l'ADN d'un individu humain marque la singularité d'une existence individuelle matérielle et vérifiable, mais l'essentiel de la vie d'un être humain échappe à la lecture de son ADN. Celui-ci constitue seulement une amorce, un repère, un moyen de durer.

L'identité n'est que le cadre d'un renouvellement incessant. La durée de vie d'un globule rouge étant d'environ 100 jours, le sang est complètement neuf après 200 jours. Est-ce que cela définit le même individu ? Oui et non. S'il manque de sang, on peut lui en apporter de l'extérieur, moyennant quelques précautions avec les groupes sanguins.

L'identité nationale est comparable à ce phénomène biologique. Elle est ce qui dure un peu plus longtemps que les changements les plus rapides et les plus incessants. Ainsi, la Révolution supprime un régime mais continue la France. On peut définir l'identité comme ce qui change lentement et pour cette raison peut servir de repère. Ce n'est donc pas un état ni une essence.

Cela étant dit, sur quoi se fonde la possession d'une identité nationale ? Le sol ou le sang donne une nationalité, lit-on souvent. Cette opposition entre une identité accordée (par la présence sur le sol) et une identité héritée (par la filiation) ne concerne pas plus l'appartenance nationale que n'importe quelle autre appartenance. Toute entité politique contrôle et identifie les personnes

qu'elle protège, utilise et représente. Périclès avait réformé l'identité dans une cité antique ; l'édit de Caracalla avait élargi la citoyenneté romaine aux dimensions de l'empire. L'invention de la « carte d'identité » n'est pas liée à la nation mais à l'essor des bureaucraties et à la mobilité accrue des individus.

Si l'on veut utiliser le terme d'« identité », on ne le peut qu'à condition de reconnaître que *toute identité est une relation* et non une donnée naturelle ou culturelle. C'est autant l'autre qui définit mon identité que moi-même, et cela vaut pour les individus comme pour les nations. Aucune identité ne se donne par soi seul à soi-même, et cela pour tout individu comme pour tout groupe. Même ce qui ne change pas durant une longue période évolue dans son contexte parce que son environnement change. Si vous êtes immobile, le monde bouge tout autour de vous. La fixité absolue équivaut (peut-être) au néant. Il n'existe aucune identité fixe, immuable, parfaitement contrôlable.

Trop d'identification mène au narcissisme, et celui-ci n'est pas plus agréable aux autres dans sa forme collective (nationale ou autre) que de la part d'un individu isolé. Le mécanisme est à peu près le suivant : c'est moins l'existence de soi qui produit des sentiments d'orgueil ou d'humilité (de fierté ou d'humiliation) que l'inverse. Ce sont les passions qui forment la conscience, non la conscience qui forme les passions. L'orgueil ou l'humilité me révèlent à moi-même. Ce qui est vrai pour l'individu l'est encore plus pour les sentiments collectifs. Les sentiments nationaux naissent souvent de l'orgueil (ou de l'humiliation), dans un aller-retour incessant entre les individus et le groupe. Le mécanisme est le suivant :

*« L'amour-propre [...] fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils, car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même. »* (La Fontaine)

De là vient que les extases collectives sportives entretiennent si bien le sentiment d'appartenance et l'impression d'identité. La victoire de l'équipe nationale grandit ceux qui s'y identifient. C'est surtout autour de leur équipe nationale de football que l'Italie et l'Espagne sont aujourd'hui en mesure de réaliser une union nationale enthousiaste. L'effet du sport n'est pas toujours anodin.

À cela s'ajoute une relativité des échelles d'identité : le même individu est cantonais en Chine, chinois en Asie, asiatique dans le reste du monde. Par conséquent la notion d'identité est moins évidente que l'on ne croit généralement. Tout dépend du système de relations dans lequel elle apparaît. C'est un repère nécessaire, commode, mais vague, manipulable et propice à l'excès. L'identité est d'abord le produit d'une relation et d'une comparaison.

L'identité étant ce qui reste à peu près stable en dépit des changements incessants et pour cela, elle ne doit pas être déniée : il y a plus de rapport entre la langue de Voltaire et celle de Proust qu'entre le russe et le français. On parlera alors de l'identité linguistique de la France. Encore faut-il qu'une identification de la majeure partie de la population à une langue vienne confirmer ces données. Cependant, le risque de surévaluer est fréquent, notamment dans l'identité ethnique. Toutes les populations sont issues de mélanges. Et génétiquement, dès que l'on remonte à plusieurs siècles, chaque individu a une foule incroyable d'ancêtres.

Le discours de l'identité peut inciter à la xénophobie ; cela dit, il correspond aussi au droit culturel de se défendre. Rousseau conseillait à son élève, dans *L'Émile*, d'être « dur aux étrangers ». Il faut tout de même éviter les réactions disproportionnées devant un tel propos. Ce n'est pas l'éloge de l'hitlérisme ni du racisme, ni même de la xénophobie au sens fort. C'était, pour

Rousseau, la marque que peut exister la conscience d'avoir une identité à préserver, sans préciser pour autant si celle-ci doit être politique, culturelle ou ethnique (elle peut être l'un des trois en fait, ou les trois). On ne peut à la fois se désoler que la globalisation uniformise les cultures et refuser de prendre au sérieux identités et appartenances.

De plus, quand on parle d'identité nationale, il faut prendre soin de rappeler que c'est une identité parmi d'autres (familiales, locales, sexuelles, professionnelles, etc.). Il faut se garder, en outre, de lier systématiquement cette question à celle des migrations et des intégrations. « Quelle originalité, quelle continuité, quel projet y a-t-il dans le fait d'être français ? » est un problème d'identification. « Comment devenir français et jusqu'à quel point ? » est une tout autre question.

Le besoin d'appartenance peut conduire à la question (ou l'obsession) de l'identité. Les notions d'« appartenance » et d'identité ne sont pas très proches, cependant. L'appartenance est moins relationnelle, moins façonnée par un échange, moins relative à l'écoulement du temps. L'appartenance suppose un choix possible. S'il est possible sans trop de difficulté d'adopter ou de quitter une religion, il s'agit donc d'appartenance religieuse. Si une personne subit une forte pression, un endoctrinement religieux, alors elle se trouve dans des contraintes plutôt identitaires. L'identification est, au sens strict, ce qui fait le pont entre identité et appartenance. Une apostasie punie de mort relève d'un fanatisme identitaire.

Le degré de conscience est aussi une façon de différencier appartenance et identité. On peut se conduire en français, en alsacien, en chanteur d'opéra, en professeur de morale, en avare ou en prodigue sans être conscient de se conduire ainsi, sans se rendre compte. Il s'agit donc plutôt d'identité. Une appartenance est

en général plus consciente: je dis, je pense, je sens, je déclare que je suis ou ne suis pas ceci ou cela.

L'identité nationale se mesure aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, et de façon individuelle ou collective, défensive ou programmatique. On doit être attentif dans un débat sur l'identité nationale aux problèmes que pose « l'identité » et à ceux que pose « la nation ». Les deux questions se rencontrent, elles ne se confondent jamais.